au nord des Alpes, et dans des trésors au sud. En Orient, les trésors abondent au VII^e siècle, devant les menaces des invasions sassanides, puis islamiques. La classification permet d'observer de manière cohérente la diversité et l'évolution des formes et des poids. Le décor, consistant surtout en des inscriptions de noms et de monogrammes, confirme les résultats acquis par les critères de forme.

Concrètement liée à l'histoire et à la géographie de la diffusion des pièces, l'étude des fonctions réagit contre l'abstraction des recherches antérieures, insuffisamment attentives au temps et à l'espace où sont apparus les divers exemplaires, mais aussi contre la prétention de découvrir une signification homogène de ces objets. Longtemps tenue pour une idée reçue (depuis De Rossi en 1868), la thèse « liturgique » a fait long feu. Rien ne l'autorise, dans les textes ni dans les pièces. Une position plus objectivement archéologique du problème oriente plutôt vers l'histoire sociale et l'usage privé des cuillers comme « couverts ». Parmi les 147 exemplaires trouvés dans des trésors, trois seulement ont sûrement appartenu à des trésors d'églises. Mais on ne sait pas encore à quel usage elles y étaient réservées, — en dehors de la thésaurisation d'objets de valeur. Après une étude comparative des séries et des poids, un dernier chapitre envisage les conditions de fabrication, de commande et d'achat de ces objets, et conclut qu'il faut « laisser ouvert le problème des modalités de la production ».

Le volume se termine par un catalogue des 228 notices, un index des lieux de trouvaille, musées et collections, et quatre cartes de diffusion. Cet ouvrage de référence n'apporte pas toutes les solutions, mais il déplace une problématique trop longtemps et étroitement chrétienne. La compréhension de ces objets et de leurs usages gagne désormais à ce qu'ils soient ainsi mieux replacés dans l'histoire des mœurs et de la société, dans l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge, en Orient et en Occident, au nord et au sud des Alpes. Une classification approfondie et solide de ces pièces d'argenterie montre que leur histoire est à la fois cohérente et diverse, et qu'il faut se garder, pour en découvrir correctement le sens, de deux tentations opposées : isoler les pièces, et généraliser prématurément les hypothèses d'explication.

Jacques FONTAINE.

Épigraphie. Numismatique.

Supplementa Italica, Nuova serie 9 et 10 : Rome, Casa editrice Quasar, 1992, 347 pages, photos, et 283 pages, photos.

Le rythme de publication de cette collection, qui se propose de mettre à jour, ville par ville, les *corpus* épigraphiques d'Italie, s'accélère : la même année sont parus deux nouveaux volumes qui, selon le principe de la série, rassemblent, au fur et à mesure qu'ils sont prêts, sans ordre géographique déterminé, les ensembles de textes d'une cité publiés depuis la parution du *C. I. L.*, les inédits éventuels et les corrections à apporter à la version du *C. I. L.* Ces deux fascicules sont représentatifs de la variété des volumes : le premier n'envisage que deux cités et leur territoire, tandis que le second en rassemble cinq (t. 9 : région IV – Sabine et Samnium, *Amiternum* et son territoire, par Simonetta SEGENNI ; région XI – Transpadane, *Ticinum* (Pavie) et *Laumellum* (Lomello), par Laura BUFFO et Delfino AMBAGLIO ; t. 10 : *Forum Popili* (Forlimpopoli) et *Forum Livi* (Forli), par Francesca CENERINI ; *Hasta* (Asti) et son territoire, par Giovanni MENNELLA et Emanuela ZANDA ; *Albintimilium* (Vintimille), par Giovanni MENNELLA ; *Tergeste* (Trieste), par Claudio ZACCARIA).

Chaque catalogue comporte, selon un protocole rigoureusement défini et scrupuleusement suivi, les références du *C. I. L.*, une bibliographie, un historique fouillé de la ville, qui met l'accent sur l'apport des nouveaux textes, puis l'énumération des textes publiés au *C. I. L.* avec leur localisation actuelle et notification des corrections éventuelles, enfin les textes nouveaux, inédits ou non, avec photographie de ceux qui sont actuellement repérables. Pour chaque pierre sont donnés une description, une bibliographie, une transcription et un appareil critique. Un index détaillé clôt l'ensemble, dont il convient de noter la rubrique finale très riche, qui signale les mots remarquables (*parole notevoli*), où sont commodément rassemblés de très nombreux termes.

Bien évidemment, l'importance de chaque cité, l'évolution de sa documentation déterminent l'ampleur des nouvelles contributions. Ainsi, pour *Hasta* (Asti) et son territoire (région IX, Ligurie, 28 textes), les auteurs insistent sur la très grande perte d'informations, par dispersion de la documentation, en partie inaccessible aujourd'hui, en partie connue uniquement par tradition manuscrite, alors que, dans le même tome, le volume de la collection épigraphique de *Tergeste* (Trieste) permet la présentation de 49 nouveaux textes, dont un exposé historique développé met en évidence l'intérêt, notamment pour la religion (présence d'un sanctuaire préromain, n^{os} 1-2, et dédicaces à de multiples divinités romaines), et un développement sur la constitution et l'évolution de la collection épigraphique. À Vintimille, en revanche, la dispersion de plusieurs pièces sur le marché d'antiquités romain a rendu plus délicate la mise au point de la série épigraphique.

De la diversité numérique extrême (9 textes supplémentaires pour *Forum Popili*, en Émilie pour 213 à *Amiternum*, soit 60 % de mieux, 137 pour *Ticinum* et *Laumellum*, soit plus du doublement du *corpus* rassemblé auparavant) dépend, bien évidemment, le degré de renouvellement historique : pour *Amiternum*, les apports, dans le domaine des magistratures municipales (la préfecture qui dure jusqu'à l'époque augustéenne, l'octovirat, n^{os} 47-49), la vie socio-économique (travaux édilitaires connus par des tables de patronat, n^{os} 34-35, existence de fabriques de tuiles), sont notables, comme pour *Ticinum et Laumellum*, où une part non négligeable des nouveaux textes datant des IV^{e} au VI^{e} siècles après J.-C. font connaître des dignitaires ecclésiastiques. Cependant, les petites séries aussi recèlent d'intéressantes contributions : pour celle de Vintimille, par exemple, un nouveau sénateur ou chevalier (n° 26), une dédicace à Esculape (n° 1) ou l'évocation du souvenir de Pompée (n° 2).

Cette mise à jour de *corpus* national mériterait, par sa rigueur et sa régularité, de servir d'exemple.

Monique DONDIN-PAYRE.

Supplementa Italica, Nuova serie 11 et 12 : Rome, Casa editrice Quasar, 1993 et 1994, 218 pages, photos, et 168 pages, photos.

Avec la parution de ces nouveaux fascicules qui rassemblent les textes publiés depuis l'édition du *C. I. L.* et quelques inédits, l'intérêt de la mise à jour des *corpus* épigraphiques des villes d'Italie se confirme : permettre une confrontation qui fait apparaître la diversité des monuments, des traditions épigraphiques, des modes d'expression, de l'onomastique, des structures de gestion à l'intérieur d'un territoire dont on envisage d'ordinaire plus volontiers l'unité administrative ou culturelle. Comme la plupart de leurs prédécesseurs, ces fascicules couvrent chacun un nombre important de localités : pour le premier (t. 11) *Gnathia* (Egnazia, région II, Apulie et Calabre, par Marcella CHELOTTI), *Tolentinum* (Tolentino,

région V, par Gianfranco PACI), *Mevaniola* (Galeata, région VI, Ombrie, par Francesca CENERINI), *Parma* (Parme, région VIII, Émilie, par Maria Giovanna ARRIGONI BERTINI), le territoire de la rive orientale du lac de Garde (région X, Vénétie et Istrie, par Alfredo BUONOPANE); pour le second (t. 12) *Attidium* (Attigio, région VI, Ombrie, par Silvia Maria MARENGO), *Industria* (Monteu da Po, région IX, Ligurie, par Giovanella CRESCI MARRONE, Giovanni MENNELLA et Emanuela ZANDA), *Iulium Carnicum* (Zuglio, par Fulvia MAINARDIS), et *Ausugum* (Borgo Valsugana?, par Alfredo BUONOPANE) pour la région X (Vénétie et Istrie). Comme pour les autres volumes, chaque ensemble épigraphique est précédé d'un exposé historique où sont heureusement mises à contribution les sources archéologiques, littéraires et épigraphiques : ainsi, le rôle économique de Parme, au centre d'une région productrice de laine teinte, souvent évoqué par les sources littéraires, est-il illustré par l'épitaphe d'un *purpurarius* (*C. I. L.*, XI, 1069a; voir aussi à Mevaniola n° 7).

Il convient de noter la variété des acquis : le goût pour les pratiques religieuses d'origine orientale, signalé avec ironie par les auteurs anciens, se traduit, à *Gnathia*, par des dédicaces (n^{os} 1, 2), quand, à l'est du lac de Garde, les divinités celtiques gardent leur vigueur (n^{os} 1, 4-7); à Tolentino, l'organisation municipale se révèle complexe à la lumière de l'épitaphe de T. Furius T. F. Vitalis (n° 5), que sa fille, Furia Paezusa, et sa femme, Aemilia Tigris, désignent comme *magister municipi*; il reste difficile de savoir à quoi correspond ce titre, quand *municipium* est employé ici pour la première fois, et quand, par ailleurs, le silence sur les magistratures civiques que déplorait Mommsen se poursuit; à Parme la production de textes métriques (un nouveau texte, n° 2) témoigne d'un niveau culturel élevé. Même à *Ausugum*, dont la collection épigraphique est réduite, une amélioration de la lecture du poème versifié citant Claudia S[... (*C. I. L.*, V, 5049 = n° 2) permet de l'identifier définitivement comme un éloge funèbre similaire à celui de la « matrone romaine ».

Monique DONDIN-PAYRE.

Géza ALFÖLDY, *Studi sull'epigrafia augustea e tiberiana di Roma* (Vetera 8) : Rome, Quasar, 1992, 201 pages, 27 pl.

Silvia ORLANDI, *Un contributo alla storia del collezionismo. La raccolta epigrafica Delfini* (Opuscula epigraphica 4) : Rome, Quasar, 1993, 56 pages, 12 pl.

Cecilia RICCI, *Lettere montanti nelle iscrizioni latine di Roma. Un'indagine campione* (Opuscula epigraphica 3) : Rome, Quasar, 1992, 43 pages.

Il est intéressant de rendre compte de ces trois volumes ensemble, car ils donnent, dans leur diversité, un bon aperçu de plusieurs des facettes que peut présenter l'épigraphie, depuis les modalités de constitution d'une collection (S. ORLANDI), jusqu'à la restitution et l'interprétation historique des inscriptions (G. ALFÖDY), en passant par l'analyse détaillée d'une particularité technique, les lettres plus hautes que les autres caractères (C. RICCI).

La recension systématique des inscriptions inédites des Musées Capitolins, sous la direction de S. Panciera, a attiré l'attention sur une cotation spécifique à plusieurs pièces, indiquant une origine commune. Cent soixante-cinq pierres se sont ainsi révélé appartenir à la même collection, celle que l'érudit Gentile Delfini avait réunie au XVI^{e} siècle, par don, legs, achat; il semble que les critères de sélection aient été la qualité du support (le plus souvent du marbre), de la décoration, mais

aussi l'attention portée à certains textes institutionnels, religieux ou militaires. L'inventaire complet (p. 9-31) est établi, avec les références de publication (seul inédit : l'épitaphe de Claudia Secunda, p. 30, n° 165), l'histoire, la bibliographie de chaque pierre (le classement par ordre alphabétique des personnages cités dans les textes pallie l'absence d'*index*). Le nombre des copies et des faux inspirés par cet ensemble prouve l'intérêt qu'il suscita.

Avec l'étude de C. RICCI, on passe à un aspect opposé de la recherche : de la présentation d'un groupe de documents à l'analyse d'une particularité graphique que les épigraphistes ont tous rencontrée, les lettres qui, dans un mot, surplombent leurs voisines. L'auteur se propose, à partir d'une enquête portant sur un peu moins de 600 inscriptions, de déterminer les motifs qui ont inspiré ce procédé (quels caractères sont concernés — mis à part le I déjà traité par J. S. et A. E. GORDON —, où se placent-ils dans les mots, quels types de mots en sont le plus fréquemment l'objet), et d'en tirer des conclusions. À l'issue de cette investigation, elle conclut que la situation de la lettre dans le mot n'a aucune importance, ce qui compte est la lettre en elle-même (T, la première apparue au milieu du IIe siècle av. J.-C., puis F et L, à partir de la fin du Ier siècle ap. J.-C., puis C, dans COS surtout). Cette pratique essentiellement utilitaire (son but est l'économie de place), puis partiellement esthétique, s'est développée, de l'épigraphie privée à l'épigraphie officielle, selon un processus lent (la deuxième attestation, au milieu du Ier siècle av. J.-C., est postérieure d'au moins un demi-siècle à la première, et la coutume ne devient courante qu'à l'époque augustéenne). Elle s'est étendue considérablement aux IVe et Ve siècle ap. J.-C. (mais il convient de se montrer prudent quant à certains éléments de cette chronologie : le diagnostic d'un usage « maniaque » à partir du IVe siècle, n'est-il pas infléchi par le fait qu'un seul des textes du *corpus* (n° 381), de 377 ap. J.-C., fournit 49 occurrences ?). Il est bienvenu qu'une caractéristique si courante et si curieuse à la fois ait été approfondie, même si les répercussions concrètes sont réduites, mise à part une datation *post quem* — à partir du IVe siècle — des textes où les lettres plus grandes que leurs voisines abondent.

G. ALFÖLDY illustre, en quelque sorte, par son ouvrage sur l'épigraphie de l'époque d'Auguste et de Tibère, le parcours complet d'une recherche, depuis l'établissement du texte lui-même, quel que soit son état de mutilation initial, jusqu'à l'étape ultime de l'exploitation historique des données épigraphiques. Le volume réunit des études sur des pierres diverses, rassemblées selon trois thèmes : Auguste rénovateur de Rome et Tibère son successeur, les honneurs exprimés à Auguste et à la famille impériale, les documents mettant en jeu l'aristocratie. La première partie est l'illustration la plus lumineuse de l'apport de l'épigraphie à l'histoire et de la façon dont elles se confortent mutuellement : à partir de fragments, souvent minuscules, déjà publiés ou inédits, qu'il complète, juxtapose, confronte avec d'autres documents, l'auteur reconstitue des intitulés de dédicaces ou de textes commémoratifs (de la restauration du lac de Juturne, p. 13-16, du temple de Mars Ultor, p. 17-34, de celui des Dioscures, p. 39-58, par Antonia Maior et Antonia Minor, p. 35-38). La virtuosité, qui lui permet, souvent à partir seulement de quelques lettres ou bribes de lettres, de rétablir plusieurs lignes de titulature ou de filiation, en faisant appel à la prosopographie, au contexte familial, aux événements politiques est si impressionnante que le lecteur doit se contraindre à la vigilance et ne pas oublier, une fois parvenu au terme de la démonstration, que celle-ci repose sur des données de départ qui, si elles apparaissent effectivement comme des déductions très convaincantes, ne sont cependant pas tout à fait assurées. Par exemple, p. 59-64, le rapprochement de deux pierres, trouvées au 3e mille de la Via Praenestina et aujourd'hui disparues, dont l'intitulé commence par *Augusta*, appuyé sur

le parallèle avec un cippe terminal de l'(*Aqua*) *Virgo*, amène l'historien à avancer l'existence d'une *Aqua Augusta*, nouvel embranchement venu renforcer l'*Aqua Appia*, non mentionnée dans les textes (sauf si l'on interprète une expression de Frontin, *Aq.*, 65, 3 *ramus Augustae*, comme *ramus Aquae Augustae*). À l'image des *Viae Augustae*, la dénomination *Aquae Augustae* serait l'expression communément employée pour désigner les réalisations du « monarque » bienfaiteur que Tibère, désireux de manifester sa détermination à poursuivre cette œuvre, aurait matérialisées par l'érection de ces cippes terminaux. Cette très séduisante argumentation repose cependant sur l'identification et le déchiffrement de deux documents dont l'aspect n'est connu que par une description rapide lors de l'enregistrement des découvertes, il convient de ne pas le perdre de vue. De même, des deux contributions concernant l'aristocratie, la seconde, sur les *Asinii* (p. 125-143, la première, p. 113-123, concerne l'épigraphie d'un monument élevé en l'honneur de L. Aelius Lamia par des communautés clientes), est particulièrement frappante du point de vue de la méthode puisque la seule mention de *frater Asin[iorum]*, dans un texte de cinq lignes au moins, dont il subsiste moins de trente lettres, conduit G. Alföldy à y voir l'épitaphe de Vipsania Agrippina (*[Ca]esaris mat[ri]*), dont le fils, Drusus, aurait énoncé la parenté de sorte à détourner l'attention de l'alliance passée de sa mère avec le prince régnant. Cette partie de la démonstration, très probante, se poursuit avec la proposition de rattacher au même monument funéraire un fragment de plaque où peut être restitué le nom de C. Asinius Tucurianus, qui serait assimilable à un proconsul de Sardaigne de l'époque trajane, et, par conséquent de situer sous la basilique Saint-Pierre, lieu commun à ces deux découvertes, le tombeau familial que les *Asinii* auraient utilisé pendant plusieurs siècles. L'absence de maillons chronologiques intermédiaires, comme l'ignorance de l'emplacement précis des propriétés romaines des *Asinii*, incitent cependant à examiner cette hypothèse attrayante avec une certaine prudence.

On aura compris que chacun de ces volumes apporte une contribution de qualité à une meilleure appréhension de certains aspects de l'épigraphie : plus technique pour les premiers, démenti d'une conception traditionnelle de l'épigraphie comme science « auxiliaire » de l'histoire pour le dernier qui démontre combien cette spécialité peut contribuer à l'élaboration d'idées et de théories nouvelles et fécondes.

Monique DONDIN-PAYRE.

Bernard REMY (avec la collaboration de Michel AMANDRY), *Catalogue des monnaies de la République romaine du Musée Savoisien (Chambéry, Savoie)*, Université de Savoie/Musée savoisien, 1993, 64 pages, planches h. t.

Avec cent quatre-vingt-dix-huit monnaies de la République romaine, la collection du musée de Chambéry est l'une des plus intéressantes publiées à ce jour en France pour cette période. Bien que constituée, on s'en doute, de façon disparate, au hasard des trouvailles souvent anciennes et des dons, elle offre une bonne vision du monnayage romain républicain, entre la deuxième moitié du III^e^ siècle (*triens* et *quadrans* coulés, d'étalon libral léger) et l'extrême fin de la République : les monnaies les plus récentes sont des deniers légionnaires de Marc Antoine (32/31 av. J.-C.).

Le catalogue, présenté de façon classique (ordre chronologique des responsables d'émission), permet une approche très claire des différents types et s'enrichit, lorsque cela est possible, d'un commentaire historique bref et synthétique, qui repose en général sur les analyses de H. ZEHNACKER (*Moneta. Recherches sur l'organisation*

et l'art des émissions monétaires de la République romaine (289-31 av. J.-C.), Rome, 1973), parfois complétées par des études plus récentes.

Quelques pages d'un rappel historique sur l'évolution des monnayages républicains (dues à M. AMANDRY) précèdent le catalogue lui-même et contribuent à faire de ce petit livre un instrument de travail extrêmement utile et agréable, en particulier pour une première approche de la numismatique républicaine et de ses implications historiques.

Anne-Marie ADAM.

Droit romain.

Federico d'IPPOLITO, *Questioni decemvirali* : Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1993, XII-224 pages.

Ce livre se présente comme une série de recherches sur le décemvirat et sur les *Douze Tables*. Des cinq chapitres dont il se compose on nous permettra de présenter ici les deux premiers seulement, dans la mesure où les trois autres relèvent plus spécialement de la compétence du romaniste.

Intitulé *L'idea di richezza*, le premier part de l'idée que les *Douze Tables* sont un ensemble de normes conçues à l'intention d'une société prioritairement agraire. Avec beaucoup d'autres l'auteur considère que l'organisation gentilice déclinait depuis l'époque de la monarchie étrusque. Il reconnaît chez les décemvirs une volonté de donner à Rome un code qui consacrait ce déclin (en effet les *iura gentilicia* y brillent pratiquement par leur absence) et d'imposer aux groupes gentilices, ou plutôt à ce qu'il en restait, une règle d'autolimitation. Le lecteur pensera bien sûr aux normes qui restreignaient le luxe funéraire : elles proscrivaient des comportements ostentatoires considérés comme nuisibles à une collectivité dont l'équilibre passait par la préservation d'une richesse essentiellement terrienne.

La question qui se pose à ce point de l'analyse est de savoir pourquoi les groupes en question se plièrent à un idéal conçu à des fins de « livellamento sociale » (p. 5). Pour F. d'IPPOLITO deux causes au moins conjuguèrent leurs effets en ce sens. L'une tient à la pression de la plèbe qui fut pleinement associée au processus décemviral. L'autre, qui est de caractère plus général, peut se formuler comme suit : les comportements et les valeurs de la société romaine pouvaient s'infléchir du fait qu'elle était en voie d'appauvrissement. Entre autres indices, la tradition relative aux *frumentationes* du premier demi-siècle républicain atteste à l'évidence l'échec de la « politique économique » des groupes qui détinrent le pouvoir à partir de 509. D'où le soin que les décemvirs apportèrent à préserver la richesse existante. F. d'IPPOLITO note à ce sujet que, si la venue d'Attus Clausus à Rome s'était située dans les années 450, il n'aurait pu obtenir pour les siens et pour lui un territoire aussi vaste que celui de la *uetus Claudia tribus*. Plus généralement parlant, l'entreprise des décemvirs passait par un contrôle de la terre impliquant selon lui le recours à des techniques de mesure. Même si les *gromatici* ne se réfèrent jamais explicitement aux *Douze Tables*, il n'exclut pas la possibilité que des experts en la matière aient été associés à leur élaboration. Et de fait M. WEBER avait déjà pressenti que certaines dispositions de ce code reflètent « une morphologie du paysage agraire » qui s'ordonne selon des critères gromatiques rigoureux.

Ce chapitre s'achève sur deux appendices. Sur la base d'une analyse serrée, F. d'IPPOLITO est conduit à situer en 460 le premier consulat d'Ap. Claudius le futur décemvir. Cete solution a l'avantage de conférer à la carrière de ce personnage une unité qui lui faisait défaut : adversaire déterminé de la *rogatio Terentilia*